

envoyé son fils à Mézières, et, tandis que se livraient ces terribles batailles, il fumait.

On le vit toujours fumant, roulant sa cigarette.

Pendant qu'on détruisait le 5^e corps à Beaumont, l'empereur étendu sur l'herbe avec son état-major, écoutait, passif et comme indifférent, le bruit du canon qui lui venait par-dessus les bois.

Il semblait que ce fataliste conspirateur laissât faire le destin. Peut-être avait-il foi dans son étoile et croyait-il que la fortune lui reviendrait en demeurant ainsi immobile, vautré à terre et rêvant.

Le général de Failly fut destitué, le général de Wimpffen lui succéda dans le commandement du 5^e corps.

Celui-ci, vieux général d'Afrique et d'Italie, ancien colonel des tirailleurs algériens, commandant la province d'Alger, avait, au début de la guerre, demandé un commandement qu'on ne lui avait pas accordé.

Réduit à suivre de loin les opérations militaires, il en avait maintes fois deviné le fatal résultat, et il en déplorait le début en redoutant la chute.

Le général de Wimpffen était connu pour sa bravoure superbe en Italie.

Parti de Trecate, le matin de la bataille de Magenta, avec la brigade des grenadiers de la garde (2^e et 3^e régiments), il avait lancé ses soldats à l'attaque de Biffalora et, l'épée à la main, payant de sa personne, il avait été blessé en disputant pendant plusieurs heures la position à l'armée autrichienne.

M. de Wimpffen arriva à Sedan dans la nuit du 30 août, avec les débris du 5^e corps.

Le lendemain, il inspectait le camp et, après avoir vu le maréchal qui le reçut assez froidement, il se présenta à l'empereur.

Napoléon n'était plus le flegmatique personnage de la veille. Les larmes qu'il avait déjà versées à Metz lui remontaient aux yeux.

— Mais, général, dit-il, expliquez-moi donc pourquoi nous sommes toujours battus et ce qui a pu amener la désastreuse affaire de Beaumont ?

Il ajouta :

— Hélas ! nous sommes bien malheureux.

Il eût pu dire : " bien coupables ".

La pauvre armée française laissait déjà 20 canons, 11 mitrailleuses et 700 prisonniers entre les mains de l'ennemi ; les Prussiens et les Saxons refoulaient encore nos soldats, par Carignan, jusqu'à Douzy et Villeza, près de Sedan, tandis que vers Mézières l'armée du Prince royal leur coupait la retraite du côté de cette place forte, et que les Bavares se massaient devant Bazeilles.

Le soir du 31 août, notre armée était absolument entourée, et le cercle formé autour de Sedan était complet.

Rien n'avait arrêté d'ailleurs la marche de l'ennemi, qui avait pu passer la Meuse sur des ponts minés que nous n'avions pas eu la précaution de faire sauter.

Pour sauver l'armée, il eût fallu que, pendant la nuit du 30 août et le matin du 31, notre mouvement de retraite sur Mézières eût été exécuté.

Alors, certes, nous avions le temps de nous retirer sur cette place forte et d'accepter la bataille dans d'autres conditions.

Mais, dans la journée du 31, par une incurie nouvelle, à l'heure où l'empereur se désolait sans prendre un parti et où le maréchal prenait ses dispositions pour s'ouvrir un passage le lendemain, 80,000 Allemands passaient la Meuse, entre Donchéry et Dom-le-Mesnil et nous coupaient absolument la route de Mézières.

Il était à peu près quatre heures de l'après-midi.

A cette heure, une seule route était libre, la route de Belgique, celle qui part du dernier village frontière, la Chapelle, et va vers Bouillon, à travers bois.

Le général de Wimpffen, qui devait commander un corps d'armée, n'avait été mis, ni par l'empereur ni par le maréchal, au courant des opérations qu'on allait tenter le lendemain.

Pour défendre la position de l'armée ou pour s'ouvrir un passage jusqu'à Mézières à travers les lignes prussiennes, le 7^e corps (celui du général Douay) avait été placé dans ces grands bois de la Garenne qui couronnent de leurs taillis la hauteur la plus élevée du pays.

De là-haut, on domine Sedan, qu'on aperçoit sur la gauche, enfoncé près de la Meuse ; le calvaire d'Illy se dresse à la sortie du bois.

Le 5^e corps (Wimpffen) et le 1^{er} (Ducrot), placés sur la hauteur qui domine le fond de Givonne, occupaient le centre, tandis que le corps du général Lebrun (12^e) défendait la droite, et que l'infanterie de marine, postée à Bazeilles, s'apprêtait à disputer cette petite ville à l'ennemi.

Le 1^{er} septembre, à quatre heures et demie du matin, par un temps de brouillard épais, l'action décisive, qui devait si durement influencer sur la destinée de la France, s'engageait vers Bazeilles, avec une intensité singulière.

Les Bavares attaquaient l'infanterie de marine qui ripostait vigoureusement et avec un avantage marqué. En même temps, l'attaque se prolongeait vers Givonne.

Les troupes du général Ducrot avaient à lutter contre des forces considérables, des fantassins appuyés par une forte réserve de cavalerie saxonne, et pliaient sous le feu de l'artillerie allemande, lorsque auprès d'un peuplier qu'on montre encore, un obus vint frapper le commandant en chef de l'armée, le maréchal de Mac-Mahon, enlevant la croupe de son cheval et lui labourant les reins.

On emporta le maréchal, et, sur son ordre, le général Ducrot prit le commandement de l'armée.

Le général de Wimpffen, qui avait en poche sa commission du ministre de la guerre l'appelant au commandement en chef, au cas où Mac-Mahon serait tué ou blessé, n'apprit qu'une heure plus tard que le général Ducrot commandait.

Le général Ducrot voulait, joignant ses troupes à celles du général Douay qui combattaient en avant des bois de la Garenne, tenter une vigoureuse trouée sur Mézières, en descendant les hauteurs et en se précipitant sur Illy.

Il comptait enfoncer les corps d'armée prussiens massés devant le général Douay à Saint-Menges et à Flégneux, mais le général de Wimpffen, averti que les forces de l'ennemi devant Metz s'élevaient à plus de 80,000 hommes, voyant d'ailleurs que les troupes, au lieu de se lancer sur Illy, se rapprochaient instinctivement vers l'ancien camp, sous le canon de Sedan, fit acte de général en chef, montra sa nomination, donna ordre aussitôt au général Ducrot de reprendre ses positions, et envoya au général Lebrun, qui combattait à Bazeilles, toutes les troupes dont il put disposer pour accentuer le succès que nous obtenions sur notre droite.

Il était alors neuf heures du matin. De Wimpffen, parcourant le champ de bataille, rencontra l'empereur qui revenait des hauteurs de Bazeilles.

Napoléon, un moment placé sous le feu de l'ennemi, avait eu là un officier d'ordonnance, le capitaine d'Haudecourt, tué non loin de lui.

Mais il s'était bientôt éloigné de ce coin du champ de bataille où notre brave division d'infanterie de marine combattait héroïquement sous un feu meurtrier, et lorsqu'il rencontra le général de Wimpffen, près du fond de Givonne, il allait pacifiquement déjeuner.

Le général de Wimpffen, durant tout ce jour, ne devait manger qu'une carotte arrachée dans un champ, et des milliers de soldats n'allaient prendre aucun repas.

Mais Napoléon avait faim.

En apercevant de Wimpffen, l'empereur lui demanda des nouvelles de la bataille.

— Sire, répondit le général, les choses vont bien, nous gagnons du terrain.

Et Napoléon lui ayant fait observer que l'ennemi montrait des forces considérables sur notre gauche, vers Illy, de Wimpffen ajouta :

— Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavares à la Meuse ; puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi.

Les aides de camp de l'empereur ont depuis, dans des lettres semi-officielles et toutes à la louange de leur maître, essayé de faire prendre les paroles du général comme une bravade imprudente, et voulurent montrer que le salut de l'armée était dans cette trouée de Mézières que M. de Wimpffen regardait comme impossible.

Les rapports des Allemands donnaient pleinement raison à la tactique de de Wimpffen contre celle de Ducrot.

En effet, Ducrot voulait percer la droite de l'armée allemande et se précipiter sur Illy ; mais les généraux prussiens ont écrit eux-mêmes que cette retraite, commencée à sept heures et demie, leur avait donné à espérer d'avoir l'armée française prisonnière vers neuf heures du matin, et qu'ils avaient été fort surpris de notre retour offensif, et surtout de notre résistance prolongée jusqu'à la nuit.

Or, qu'était-ce que ce retour offensif sinon le plan que de Wimpffen mettait à exécution et qui était celui-ci : dégager d'abord la droite de l'armée française en écrasant les Bavares avec des forces considérables, puis se retourner brusquement contre les assaillants ?

Au pis aller, pensait le général, l'armée s'ouvrirait un passage sur Carignan, car, de ce côté, les Bavares, décimés depuis le matin par l'infanterie de marine, ne pouvaient offrir une victorieuse résistance, et on éviterait du moins un désastre plus grand et la honte d'être cerné et pris comme dans un étau.

Toute la préoccupation de de Wimpffen, comme celle de Ducrot, a été, dans cette journée, d'éviter une capitulation ; mais, en ordonnant la trouée sur Carignan, de Wimpffen attaquait un point beaucoup plus faible de l'ennemi, et rendait la réussite du mouvement plus probable.

Il était d'ailleurs assez difficile de se mouvoir sur ce champ de bataille labouré d'obus, couvert de projectiles, balayé depuis le petit jour par 400 pièces de canons ennemies.

Tandis que la garde prussienne manœuvrait de façon à nous fermer, vers La Chapelle, le chemin de Belgique, les batteries allemandes faisaient sur les plateaux que nous occupions des feux continus et convergents.